

Zeitschrift: Anzeiger für schweizerische Geschichte = Indicateur de l'histoire suisse
Band: 14 (1916)
Heft: 4

Buchbesprechung: Besprechungen und Anzeigen

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Besprechungen und Anzeigen.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren derjenigen Arbeiten, deren Besprechung an dieser Stelle gewünscht wird.

O. Tschumi et P. Vouga, Introduction à la Préhistoire de la Suisse (Publication de la Société suisse de Préhistoire), 39 pages avec 30 figures, K. J. Wyss, Berne 1916. Prix: Fr. 1. 50.

Cette brochure était destinée à servir de guide aux visiteurs de la collection de moulages réunie par la Société suisse de Préhistoire à l'exposition nationale de Berne; les circonstances n'ont pas permis aux auteurs de la faire paraître en temps voulu.

C'est un excellent résumé, bien illustré, de la préhistoire de la Suisse, clair et précis. Les faits sont habilement groupés de façon à présenter un tableau exact de nos connaissances actuelles des mœurs et coutumes de nos ancêtres.

Le travail de Mrs. Tschumi et Vouga pourra remplacer avantageusement les premiers chapitres de la plupart de nos manuels scolaires d'histoire, consacrés aux périodes préromaines, et généralement rédigés par des auteurs qui sont plus familiarisés avec l'histoire qu'avec la préhistoire. Il est à souhaiter que ce résumé devienne le guide des maîtres chargés de parler à nos écoliers de ces époques reculées.

Zurich.

D. Viollier.

Manuel généalogique pour servir à l'histoire de la Suisse, publié par la Société suisse d'héraldique. Tome 3^e. Ministériaux et patriciat. Zurich 1908—1916. VIII et 418 pages, grand in-8^o; 21 planches.

Depuis plus de cinquante ans, je me suis occupé de recherches généalogiques; j'ai publié des notices sur une quarantaine de familles, et une douzaine de dissertations sur des sujets généalogiques. C'est ce qui a fait croire à un de mes jeunes confrères que je serais capable d'écrire un compte rendu de ce 3^e volume du Manuel généalogique suisse. Mais quand je l'ai eu en mains, je me suis trouvé tout dépaysé, et j'ai douté de ma compétence: en effet, toutes les familles qui figurent dans ce volume, à l'exception d'une seule, appartiennent à des cantons de langue allemande, dont l'histoire ne m'est pas familière; en outre, ces généalogies sont du moyen âge; or je ne me suis aventuré qu'une seule fois sur ce terrain: dans un travail encore manuscrit, où j'ai fait remonter jusqu'au 13^e siècle, un des rameaux de l'arbre ascendant de Jean-Jacques Rousseau.

Ma première impression, en étudiant ce volume, a été celle que j'ai éprouvée plus d'une fois, quand j'ai considéré de près les travaux de tel ou tel de nos Confédérés de la Suisse alémanique : on voit là un labeur consciencieux, une excellente méthode, une marche circonspecte et prudente, une œuvre solide ; tout inspire le respect et la confiance.

Ce volume contient les généalogies d'une vingtaine de familles principales, et d'une dizaine d'autres familles, alliées à quelqu'une des premières. Elles sont toutes de la seconde moitié du moyen âge ; la plus ancienne remonte au 11^e siècle ; la plupart n'apparaissent qu'au 13^e, et s'éteignent au 14^e ou au 15^e. Deux d'entre elles subsistent encore aujourd'hui : celle des Meyer de Knonau, dont le dernier représentant porte un nom si respecté de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire suisse, — et celle des Segesser de Brunegg, qui date au plus tard de la fin du 13^e siècle, et qui est toujours largement florissante.

Parmi les autres familles, qui sont éteintes, il y en a plusieurs sans doute qui ont leur place dans quelque liste d'ascendants de personnes aujourd'hui vivantes ; je regrette qu'on ne les ait pas signalées. Il y a une différence essentielle entre la généalogie de familles éteintes, selon que les filles mariées n'y ont pas eu de descendants qui arrivent jusqu'à nous, en sorte que ces généalogies sont, pour ainsi dire, sèches comme des fleurs d'herbier, — ou que les mariages des filles se sont trouvés féconds, si bien que dans ces généalogies privilégiées, la vie semble encore palpiter, parce qu'une race présente aime à les suivre dans tous leurs degrés, et parce que les générations futures aimeront aussi à y saluer des ancêtres.

On est étonné de trouver sur le titre français de ce volume, un mot aussi étrange que celui de *ministériaux*. On l'avait déjà rencontré dans l'*Almanach généalogique suisse*, tome premier, page 19 : « Seules, les familles de dynastes seront qualifiées de noblesse de parage ; une distinction sera établie entre les ministériaux et la noblesse de lettres. » — En français, on ne trouve le mot *ministériel* que dans un livre de saint François de Sales, où celui-ci l'a employé comme adjectif, dans le sens de *qui administre en qualité de vicaire* :

« J'ai trouvé que l'Église catholique estoit une monarchie, en laquelle un chef ministerial gouvernoit tout le reste. »

« Si le supreme pasteur ministerial conduit à mal, qui le redressera ? »

(*Les Controverses*. 2^e partie, VI, 9 et 14.)

Je ne dis pas qu'il faille écarter ce mot, dont les historiens suisses croient avoir besoin, comme de celui de *dynaste*. Mais pour faire accepter un néologisme, il faut y mettre des formes ; et la première condition est de ne pas s'en servir sans en avoir donné une définition précise, qui, en faisant connaître le sens exact qu'on veut attacher à ce mot nouveau, établisse qu'il répond à une lacune du vocabulaire français.

Genève.

Eugène Ritter.

Schweizer Kriegsgeschichte. Im Auftrag des Chefs des Generalstabes, Oberstkorpskommandant Sprecher von Bernegg, bearbeitet von Schweizer Historikern unter der Leitung von Oberst M. Feldmann und Hauptmann H. G. Wirz. Heft 3. Bern 1916. Dr. Johannes Häne, die Kriegsbereitschaft der alten Eidgenossen.¹⁾ Verlag: Oberkriegskommissariat. Für den Buchhandel in allen drei Landessprachen bei E. Kuhn in Biel, Bern, Zürich und Arnold in Lugano.

Von der «Kriegsbereitschaft der alten Eidgenossen» gibt uns das dritte Heft der Schweizer Kriegsgeschichte im fünften Kapitel Kenntnis. Der Verfasser, Dr. Joh. Häne, Dozent an der militärwissenschaftlichen Abteilung der Eidgenössischen Technischen Hochschule in Zürich, hat uns hier die erste zusammenfassende Arbeit über diesen, den meisten Historikern fernliegenden und doch so überaus wichtigen Stoff beschert. Im Nachwort betont er: «diese Darstellung über die Kriegsbereitschaft der alten Eidgenossen enthält zahlreiche, teilweise mit der üblichen Auffassung im Widerspruch stehende Feststellungen Sie fusst auf einem grossen weitschichtigen Material, das der Verfasser seit Jahren in Archiven, aus Chroniken, den eidgenössischen Abschieden und aus Abhandlungen gesammelt». Auf knappen 34 Seiten führt er uns in gedrängter Form die Grundlagen vor, auf denen die Waffenerfolge der alten Schweizer beruhten.

Die eingehende militärische Organisation, eine bis ins kleinste reichende Ausbildung der Mannschaft nebst den taktischen Verhältnissen genau angepasste Bewaffnung schufen die Grundbedingung zu den erstaunlichen Waffentaten unserer Vorfahren. Das war aber nur möglich, weil die Eidgenossen stets für dauernde Kriegsbereitschaft sorgten. Der in jener Zeit nur in der Eidgenossenschaft durchgeführte Grundsatz der allgemeinen Wehrpflicht bildete den Boden dazu. Häne belegt dies im folgenden in überzeugender Weise. Wehrpflicht, Waffen und Waffengattungen werden zuerst behandelt.

Die allgemeine Wehrpflicht galt augenscheinlich schon im 14. Jahrhundert vom 16. Jahr an. Ausgedient hatte der Schweizer erst im 60. Jahr. Der Wehrpflichtige hatte sich selbst auf eigene Kosten zu bewaffnen. Auf dem Gebiete ihrer Hauptwaffe, der Infanterie, waren die Eidgenossen seit ihrem Auftreten in der Kriegsgeschichte unübertrefflich, von Morgarten bis Marignano. Es gab zwei Gattungen, die Spiesser und die Halbartierer, die ersteren, die im Verhältnis die Mehrzahl bildeten, führten den langen Spiess aus Eschenholz von ungefähr 5½ Meter, die andern die etwa 2—2½ Meter lange Halbarte. Daneben wurden noch in geringerer Zahl Mordäxte (Fusstreitäxte), kurze Spiesse (Knebelspiesse) und dann die langen Schlachtschwerter, die Zweihänder, getragen, letztere mehr zu Prunk- und Paradezwecken, da sie keine feldtüchtigen Waffen waren. Der speziell in Luzern vorkommende

¹⁾ Vgl. die Besprechungen im Schweizerland II. Jahrg. Nr. 9, S. 476. Dr. A. Meyer, Schweizer Kriegsgeschichte und Neue Zürcher Zeitung Nr. 354. Jahrg. 137. 1916. E. A. G. desgl.

sogenannte Luzernerhammer wird dabei nicht erwähnt. In einer Anmerkung führt der Verfasser mit Recht aus, dass der Morgenstern immer noch irrigerweise unter den Waffen der alten Eidgenossen mitgezählt werde. Dieser Auffassung ist unbedingt beizustimmen. In sämtlichen schweizerischen Zeughausinventaren tritt der «Morgenstern» (die mit Eisenspitzen oder Nägeln beschlagene Holzkeule) nicht vor der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts auf, als Ordonnanzwaffe der Frühzeit ist er nirgends nachzuweisen; seine Popularität stammt erst aus der Zeit des Bauernkrieges und des Prättigauer Aufstands, 1622. Später diente er noch hie und da als Landsturmwaffe. Als Spezialwaffe fallen ferner in Betracht die Armbrust- und Büchschützen. Wenig zahlreich war bei den Eidgenossen die Kavallerie. Die Artillerie hatte ihre eigene Organisation. Jeder Soldat trug neben der Stangenwaffe noch ein Schwert von verschiedener Länge oder einen kürzeren Stossdegen, den «Schweizerdegen», oft auch noch einen Dolch, die Anführer meist mit einer vergoldeten Scheide, den «Schweizerdolch». Hauptsächlich von Offizieren wurde ein Säbel getragen, der «Schweizersäbel», letzteren erwähnt die Darstellung nicht.¹⁾ Diese Waffen trugen ihren Namen daher, weil sie nur die Schweizer führten. Die Mannschaft, vor allem die Spiesser, war ausgerüstet mit dem Infanterieharnisch, dem «halben Harnisch»; da die Beschaffung eines solchen eine teure Sache war, nahmen sich die Obrigkeiten ihrer an, sie legten einen grossen Wert auf die militärische Ausrüstung. Es gab ein ständiges Waffenausfuhrverbot, Wehr und Waffen konnten nicht gepfändet werden. Regelmässig wurde die «Harnischschau» abgehalten. «Die Kriegsbereitschaft bestand nicht nur darin, dass man die nötige Bewaffnung besass, sondern man musste auch gelernt haben, sich ihrer zu bedienen.» Es war eine genaue Ausbildung unumgänglich, wenn man in den taktischen Einheiten von mehreren tausend Mann operierte. Gleichschritt, Aufmarsch von der Marschkolonne zur Gefechtsformation, Handhabung des langen Spiesses und der Halbarte mussten tüchtig geübt worden sein. Dazu bringt der Verfasser die Beweise. Dass ein gehöriger «Drill» vorhanden gewesen sein muss, steht nach den Abbildungen in den gleichzeitigen Chroniken ausser Zweifel. Wie die Art der Ausbildung im einzelnen war, darüber sind wir nicht unterrichtet. Bezeugt sind jedoch Fechtschulen. Die Schiessausbildung wurde den Armbrust- und Büchschützengesellschaften überlassen. Bei der Artillerie war die Ausbildung nicht so gut. Nur der Büchsenmeister schoss vielleicht hie und da übungsweise. Es gab leichte Feld- und schwere Belagerungsartillerie, Vorder- und auch Hinterlader, neben den Flachbahngeschützen auch Steilfeuergeschütze, Mörser und Böller. Im allgemeinen, besonders in den Stadtekantonen, war man immer bestrebt, artilleristisch auf der Höhe der Zeit zu sein. Ein Nachteil war die Ungleichartigkeit des Artilleriematerials.

War nun ein Krieg in Aussicht, so folgten die unmittelbaren Kriegsvorbereitungen. Als Zentralbehörde trat die Tagsatzung in Aktion. Man

¹⁾ Vergl. Ztschr. für histor. Waffenkunde, Dresden 1913. Die Entwicklung des «Schweizersäbels» im 16. bis ins 17. Jahrhundert von E. A. Gessler-Zürich. Band VI. Heft 8 und 9.

ermahnte die Orte, sich zum Auszug bereitzuhalten, also eine Pikettstellung, ferner wurden die festen Plätze an der bedrohten Grenze inspiziert. Grosse Aufmerksamkeit verwendete man zur Organisation des Nachrichtendienstes, man war meist sehr gut über die Absichten des Gegners unterrichtet, im Ausland wurden sogar Agenten unterhalten.

Die wirtschaftliche Kriegsbereitschaft bestand in der Vorsorge für genügende Verpflegung, es wurde ein Kornausfuhrverbot erlassen und zugleich die Einfuhr erleichtert. Sehr aufschlussgebend sind die betreffenden Verordnungen, auch die über die Salzeinfuhr. Bei Kriegsausbruch wurde die Mobilmachung entweder von der Tagsatzung beschlossen oder der bedrohte Ort mahnte gemäss den Bünden die anderen um Hilfe und Zuzug. Es erfolgte dann jeweils der Auszug mit ganzer Macht, mit Banner und Fähnlein, oder nur teilweise mit letzterem. Persönlichkeiten aus den Räten bildeten die Aushebungsbehörden. Es würde hier zu weit führen, den von Häne geschilderten einzelnen Darlegungen, die dem zünftigen Historiker meist Neuland sind, wie die Gliederung der Streitkräfte, der Stäbe, des Offizierskorps, überhaupt der ganzen Organisation, nachzugehen. Ebenso gilt das für die Schilderung des Aufmarschs. Auch die Taktik der drei Haufen, Vorhut, Gewalthaufen und Nachhut, die verschiedenen Angriffsformationen, finden ihre klare Darlegung. Zum Schluss wird noch die Disziplin gestreift.

Diese gedrängte Inhaltsübersicht der Häneschen Arbeit zeigt schon, wie viel bis dahin unbekanntes und meist verborgenes und weiterstreutes Material durch sie zugänglich gemacht worden ist. Wir müssen mit manchem modrig gewordenen Gedächtnisballast und unhaltbar gewordenen Darstellungen abfahren. An Hand dieser Darlegungen, die auf dem genauesten Studium der Schweizer Kriegsgeschichte und Waffenkunde beruhen, gewinnt hingegen die Schweizergeschichte nur.

Mit Recht hat der Verfasser bei dem beschränkten Raum, der ihm zur Verfügung stand, die Beziehungen zwischen der eidgenössischen Politik und der Entwicklung des Wehrwesens beiseite gelassen. Dass da enge Zusammenhänge bestehen, ist bekannt. Schon der erste Krieg, der Morgartenkrieg, erfolgte durch direkte Provokation des Gegners; dass in einem solchen Falle das Wehrwesen auf der Höhe steht, ist klar.

Zum erstenmal, und das sei hier betont, hat ein Forscher den Zusammenhang von Kriegsbereitschaft, Organisation, Wehrwesen und Bewaffnung der alten Eidgenossen als ganzes herausgehoben. Die früheren, meist veralteten Werke über das schweizerische Kriegswesen brachten diese Zusammenhänge nie so klar heraus, daher auch die Unsicherheit und die zahlreichen Missverständnisse bei vielen Historikern, sobald sie auf Heeresorganisation und Bewaffnung der alten Eidgenossen stossen. Infolge der Unkenntnis des von Häne behandelten Stoffgebietes treffen wir dann auch auf die unmöglichsten Schilderungen von Schweizerschlächten. Es ist unumgänglich notwendig, dass bei der Beurteilung der Kämpfe der Eidgenossen als Hilfswissenschaft die Heeres- und Waffenkunde herangezogen werden

muss, manche bis dahin feststehenden Ansichten werden dann von selbst nach einer Umwertung rufen. Infolge der Anlage der «Schweizer Kriegsgeschichte» musste sich der Verfasser versagen, Quellen zu zitieren und genauere Nachweise zu geben, das ist schade, denn das meiste Material Hänes ist unbekannt. Aber was in diesem kleinen Büchlein in prägnantem Stil nur in grossen Zügen ausgeführt ist, dürfen wir nach den Andeutungen des Herausgebers in dem am Schluss angegebenen Quellen- und Literaturnachweis in einem umfassenden Werke über das alte schweizerische Wehrwesen einst eingehender verfolgen. Wer sich mit Schweizergeschichte befasst, kann an diesem grundlegenden Werk nicht vorübergehen.

Zürich.

Ed. A. Gessler.

Dr. Carlo Meyer. *Politica e campagne transalpine della Svizzera centrale fino alla vittoria di Giornico.* In *Storia militare svizzera*, fasc. 3^o, Berna 1915.

Con salda conoscenza della materia, l'A. describe, come spiega il titolo stesso del suo lavoro, la politica usata dagli «Svizzeri centrali» ne' riguardi dei paesi e delle fortezze situati a mezzodì del loro territorio, in confine con le signorie lombarde, e le campagne che da essa derivarono, fino alla strepitosa vittoria di Giornico.

E' un' esposizione chiara, sobria, scorrevole, efficace. Rare volte i Ticinesi han potuto leggere un brano di storia del loro paese con ugual profitto e interesse, pur senz' ingolfarsi in studi difficili, complessi, scientifici.

Certo era nell' intenzione di chi concepì la Storia militare svizzera che l'opera riuscisse così fatta, essendo essa destinata non tanto agli studiosi quanto ai patrioti, ad essere non tanto opera d'erudizione, quanto opera di divulgazione.

L'A. è riuscito mirabilmente a ottenere questo risultato; e noi, che di storie oscure e intrugliate n'abbiamo a dismisura, gliene siamo grati per davvero.

Parecchie sono le quistioni che l'egregio scrittore ha esaminate con elementi e criteri nuovi, ciò che ha contribuito non poco a illuminare il periodo storico abbracciato dal suo lavoro, già dipinto a colori chiari e sereni. Così riescono particolarmente limpide e notevoli le narrazioni delle battaglie di Arbedo e di Giornico, intorno alle quali aleggiò finora più lo spirito leggendario e poetico che non quello critico.

Non tutto quanto afferma l'A. nel corso del suo studio può essere condiviso da noi Ticinesi, poichè egli è stato naturalmente portato a considerare le cose de' Confederati del mezzodì da un punto di veduta diverso dal nostro. Rimandiamo l'esame delle divergenze a quando avremo (e speriamo presto) la ristampa dello stesso studio, che l'A. si propone di eseguire dando maggiore ampiezza alla trattazione degli argomenti esaminati e pubblicando il materiale documentario nuovamente raccolto.

Lugano.

Luigi Brentani.

Regesten zur Schweizergeschichte aus den päpstlichen Archiven, 1447—1513. Gesammelt u. hrsg. vom Bundesarchiv in Bern. Heft 5: Das Pontifikat Innocentius' VIII, 1484—1492. Bearb. von Caspar Wirz. Bern, 1915.

Die Zeit, die das vorliegende Regestenheft umfasst, hat in den Beziehungen zwischen der Schweiz und dem hl. Stuhle keine geschichtlich hervortretenden Ereignisse aufzuweisen. Meist handelt es sich um Verleihung, Tausch oder Dotierung von Pfründen, um Dispense für die geistlichen Weihen wegen noch nicht gesetzlichen Alters oder wegen eines Makels der Geburt. Für die kirchliche Lokal- und Personengeschichte fällt reiches Material ab. Die zerfahrenen kirchlichen Zustände des ausgehenden 15. Jahrhunderts werden nach verschiedenen Seiten wiederum grell beleuchtet.— Am 23. März 1489 taucht zum erstenmale der Name Matthäus Schinners auf, der, damals noch Subdiakon und Kaplan in Ernen, den Papst mit Rücksicht auf seine Stelle bittet, sich die Diakons- und Priesterweihe von irgend einem bei der römischen Kurie weilenden Prälaten erteilen lassen zu dürfen. Am 29. Mai desselben Jahres kommt er mit dem Gesuche um Verleihung zweier Chorherrenpfründen, in St. Ursanne und Schönenwerd ein.

Die Korrektheit der Übersetzung liesse sich nur an Hand der Originale oder der Kopien im Bundesarchiv nachprüfen. Dass der Herausgeber möglichste Präzision angestrebt hat, ist offensichtlich. Wie Bundesarchivar Türlér in einem das Heft einleitenden Nachrufe auf den inzwischen, am 14. August 1915, verstorbenen Herausgeber bemerkt, hat Wirz für diese Lieferung mehr wie für die vorhergehenden sich um Aufschlüsse der schweizerischen Archive bemüht. So konnten die ungelösten Rätsel in Text und Register gegenüber den früheren Heften stark reduziert werden.

Wenn Wirz Seite 25, No. 65 überträgt, dem Probst in Bern sei das Privilegium verliehen worden, «am Morgen und Abend bei der Messe dem Volke den Segen zu spenden» so liegt hier ohne Zweifel irgend ein Missverständnis oder eine Ungenauigkeit, vermutlich eine unrichtige Textzusammenziehung vor. Denn Abendmessen gab es damals so wenig wie heute. Der Schnitzer ist etwas stark; er sollte in einer wissenschaftlichen Publikation nicht vorkommen.

Als Ganzes werden die Regesten demjenigen, der die unübersehbaren Schätze der päpstlichen Archive nach dem die Schweiz beschlagenden Material abzusuchen hat, ein hochwillkommener Führer sein und wohl auf längere Zeit hinaus bleiben.

Luzern.

Dr. Johann Fleischli.

Wild, Ella. Die eidgenössischen Handelsprivilegien in Frankreich 1444—1635 (in Mitteilungen zur vaterländischen Geschichte, hg. vom Histor. Verein in St. Gallen. XXXII, vierte Folge 2). St. Gallen, Fehr'sche Buchhandlung, 1915.

In der Gesamtgestaltung des europäischen Handelsnetzes im Mittelalter fällt eine eigentümliche Erscheinung auf: Zwischen den westlichen Teil des

Kontinentes einerseits und den mittleren und östlichen andererseits schiebt sich eine vom niederländischen Strommündungsgebiet bis zur Provence und nach Italien, also von der Nordküste bis zur Südküste reichende Zone ein, in deren Bereich die grössten Umschlagsplätze des europäischen Handels lagen. In dieser Umschlagszone treffen sich die von Osten und die von Westen kommenden Warenzüge. Vor allem die dem Rande des Erdteils entlang laufenden, aber auch die binnenländischen. In dieser Zone liegen ferner die wichtigsten Durchquerungsstrassen des Kontinentes, die den mediterranen Verkehrsraum im Süden mit dem germanischen im Norden verbinden. Die Standorte der grossen Messplätze und Messlandschaften in dieser Zone waren nicht immer dieselben. Vom 12. bis zum 14. Jahrhundert nimmt eine im Innern gelegene Landschaft, die Champagne, einen hervorragenden Platz ein, wenn auch nicht so, dass die Plätze an den beiden Küsten ohne Bedeutung gewesen wären. Im 14. Jahrhundert tritt eine umfassende Verschiebung ein. Der Umsatz wandert nach anderen Stellen, nordwärts vor allem nach dem Hafenplatz Brügge, südwärts vor allem nach Genf. Eine neue Verschiebung im 15. Jahrhundert trifft dann ihrerseits diese Plätze. Östlich von Brügge erhebt sich als Rivalin Antwerpen und westlich von Genf Lyon.

Vom späteren Mittelalter bis zur Ära der Eisenbahnen im 19. Jahrhundert ist nun der schweizerische Handelsverkehr in hohem Masse bestimmt durch einen unser Mittelland ostwestlich in der Richtung auf Genf und Lyon durchziehenden Verkehrsstrom. Er wurzelt im Osten vornehmlich im schwäbisch-fränkischen Städterevier. Im Westen macht er in der obenerwähnten Umschlagszone, d. h. in Genf und Lyon, nicht durchweg Halt, sondern sucht in bestimmten Ausläufern auch direkten Anschluss an das westlichste Europa. In diesen Verkehrszug hat sich nun auch der schweizerische Handel eingeordnet. Zuerst und führend derjenige von St. Gallen, dann aber auch derjenige von Zürich und anderen Orten. Immerhin hat der Verkehr dieser schweizerischen Kaufleute im allgemeinen nicht westwärts über Lyon hinausgegriffen.

Mit diesem wichtigen Handelszug beschäftigt sich die vorliegende Arbeit. Die Verfasserin hat ihn nicht einlässlicher nach der verkehrs-, produktions-, markt- und absatzgeographischen Seite hin untersucht. Sie gibt in dieser Richtung nur gerade das wieder, was ihren Quellen unmittelbar zu entnehmen war, und bietet kein abgerundetes, ausgearbeitetes Bild. Die Einordnung dieses ostwestlichen randalpinen Verkehrs ins Gesamtnetz des Handels, wie wir es oben mit zwei Strichen angedeutet haben, reizt sie nicht. Es liegt schliesslich streng genommen auch ausserhalb ihrer Aufgabe; die *Privilegien* der eidgenössischen Kaufleute in Frankreich, d. h. also wesentlich in Lyon, sind das Objekt ihrer Untersuchung. Es ist dabei eine recht erfreuliche Leistung herausgekommen. In einfacher, klarer, kluger Darstellung verfolgt sie durch die 200 Jahre hindurch Erwerbung, Ausbau, Gefährdung, Verteidigung, Bewahrung oder Abbröckelung der den schweizerischen Kaufleuten von Frankreich verliehenen Privilegien. Man wünschte, dass sich in Bezug

auf Exaktheit und Sauberkeit der Arbeit mehr von unseren heutigen historischen Dissertationen auf das Niveau erheben, das diese Schrift, die zuerst als Doktorarbeit erschienen ist, darbietet. Für die beiden Beilagen, deren Edition, wie es scheint, Hermann Wartmann seine Mitarbeit hat angedeihen lassen, sind wir noch besonders dankbar. Es sind die in Form von Tagebüchern vorliegenden Gesandtschaftsberichte zweier st. gallischer Abgeordneter, das Journal von Bartholome Zollikofer (1608/09) und das Diarium von Daniel Studer (1634/35).

Nun knüpfen sich ja allerdings weitergehende Wünsche an die Resultate der vorliegenden Arbeit. Wir sind nicht zufrieden, wenn eine Untersuchung ihren isolierten Gegenstand losgelöst für sich bearbeitet hat. Jedes Problem steht immer auch wieder in einem grösseren wissenschaftlichen Zusammenhang. In ihn sollte sich auch die speziellste Arbeit mit ihrem Ertrag einzuordnen versuchen. Die Verfasserin beschränkt sich aber fast ganz darauf, die Geschichte der eidgenössischen Handelsprivilegien in Frankreich einfach *chronologisch* zu erzählen. Sie schreitet nicht genügend fort zu einer systematischen Erfassung und Darstellung, zu einer rechtlichen und wirtschaftspolitischen Charakterisierung des privilegierten Status der eidgenössischen Kaufleute in Frankreich. Es fehlt neben dem chronologischen der systematische oder dogmatische Teil, eine Darstellung der *Institutionen* des französischen Handelsrechts (im allgemeinsten Sinn) und der französischen Handelspolitik dem eidgenössischen Handel gegenüber. Die Rechtslage der Eidgenossen ist in ihrer äusseren Genesis und in ihrer Entwicklung erzählt, aber nicht eigentlich analysiert. Der Stoff bietet eine Reihe von schönen Beiträgen zur Geschichte der Organisation des mittelalterlichen Handels überhaupt. Aber er ist nicht von dieser umfassenden Problemstellung aus voll verwertet. Das hätte z. B., um nur auf eines hinzuweisen, nahe gelegen bei dem Problem der Organisation der Gesamtheit der nach Frankreich handeltreibenden eidgenössischen Kaufleute, der Organisation am fremden Platz (in Lyon) und der Rückwirkung dieser Organisation auf die Heimat. Hier hat die Verfasserin auf die Verwandtschaft mit der Hansa kurz hingewiesen, aber nicht gesehen, dass es sich um eine ganz allgemeine Erscheinung handelt, zu deren Erforschung ihre Quellen mehr bieten als in ihrer Darstellung steckt.

Das ganze Problem müsste noch viel energischer ins Allgemeine erhoben werden. In den Auseinandersetzungen zwischen den Eidgenossen und Frankreich prallen zwei handelspolitische Zeitalter aufeinander. Der privilegierte, auf allgemeiner *mittelalterlicher* Grundlage beruhende Rechtsstand einer fernhandeltreibenden Kaufmannschaft im Ausland einerseits und das neue merkantilistische System des werdenden absolutistischen Staates andererseits. Jene Kaufleute (die Eidgenossen) suchen inmitten des in Frankreich sich aufbauenden neuen wirtschaftspolitischen Systems für sich die Geltung der sonst weithin sich auflösenden Rechte mittelalterlicher Ausprägung zu konservieren. Sie wollen in einer Zeit, wo die ausländische Handels-, Industrie- und Finanzpolitik ein Gebäude neuen Stils erbaut, sich darin ihr Sondergemach alten Stils erhalten. Ihre Rechtslage wird in einer sich wandelnden Welt mehr

und mehr zur Antiquität und damit in ihrer Existenz bedroht. Das ist das Schicksal zahlreicher mitteleuropäischer Kaufmannschaften im Ausland namentlich zwischen 1500 und 1600. Wenn die Eidgenossen in diesem Kampf lange durch glücklicher waren als die meisten andern, so lag es in der besondern Art der *politischen* Beziehungen zwischen Eidgenossenschaft und Frankreich.

Es ist klar, dass, um die Geschichte der eidgenössischen Handelsprivilegien mit dem Nenner dieses allgemeinen Prozesses zu versehen, Geist und Wesen der beiden einander gegenüber stehenden Systeme tiefer hätten erfasst werden müssen. Aber solche weitergehenden Wünsche schliessen nicht aus, die vorliegende Arbeit in dem Rahmen, den sie sich gesteckt hat, als eine nützliche Bereicherung unserer handelsgeschichtlichen Literatur zu begrüssen.

Basel.

Hermann Bächtold.

Antony Babel. Les métiers dans l'ancienne Genève. Histoire corporative de l'horlogerie, de l'orfèvrerie et des industries annexes. (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, t. XXXIII.) Genève 1916, in-8, 606 pages.

Le volume qui vient de paraître sous ce titre, et qui a valu à son auteur le premier doctorat de la nouvelle faculté des sciences économiques et sociales de l'Université de Genève, constitue, pour cette ville, une contribution d'histoire économique de première importance. C'est l'horlogerie, en effet, qui, au dix-septième et au dix-huitième siècles, a été la principale industrie de l'ancienne république et lui a procuré prospérité matérielle et réputation.

Divers travaux ont été consacrés à l'histoire technique de l'horlogerie genevoise; aucun n'avait abordé l'histoire corporative, c'est-à-dire la constitution de la profession en corps de métier, ses règlements, son développement intérieur et extérieur et les vicissitudes auxquelles l'ont exposée les variations politiques et économiques de Genève et des pays voisins. M. Babel, en entreprenant cette étude, l'a étendue aux professions similaires, comme l'orfèvrerie et la bijouterie, ainsi qu'aux branches spéciales qui en ont été détachées, en un mot à tout cet ensemble qu'on a appelé la «Fabrique» genevoise.

L'orfèvrerie florissait à Genève au temps de ses foires; la cour de Savoie et le culte catholique lui procuraient de nombreuses et importantes commandes, qui tarirent avec l'émancipation politique et religieuse de la cité. En compensation, les réfugiés protestants de France apportèrent l'art de l'horlogerie.

Le travail des métaux précieux exigeait des garanties et une surveillance; c'est ce qui provoqua la création de la maîtrise des orfèvres, en 1566, la seconde en date après celle des imprimeurs. L'initiative de cette réglementation partit du gouvernement; quant à celle de l'horlogerie, elle fut réclamée, en 1601, par les artisans eux-mêmes, en imitation de la France. Dès lors on assiste à un double mouvement de concentration et de spécialisation. En 1625, les lapidaires fusionnent avec les orfèvres, qui conserveront dans leur maîtrise les bijoutiers, malgré le développement considérable que cette branche prit au dix-huitième siècle. Par contre, en 1698, les monteurs de boîtes, en 1716,

les graveurs sont constitués en jurandes particulières; à côté des professions principales et sans être soumis à un règlement, se développent les émailleurs, les orfèvres en laiton, puis les faiseurs de ressorts, d'outils, de clefs, de chaînettes et autres pièces détachées.

Les grands ateliers apparaissent, pour la bijouterie seule, vers le milieu du dix-huitième siècle, mais les établisateurs, négociants en orfèvrerie et en horlogerie, qui écoulaient les produits de la Fabrique dans les foires d'Europe et jusqu'en orient lui avaient procuré dès longtemps les avantages de la centralisation commerciale.

Ce système convenait au caractère des « artistes » genevois; aussi, même pendant la période révolutionnaire et malgré les doctrinaires, imitateurs serviles de la révolution française, restèrent-ils attachés aux jurandes; celles-ci ne sombrèrent qu'avec l'indépendance de la République.

Dans une série de chapitres, remplis de faits nouveaux ou peu connus, M. Babel retrace la vie et les conditions du travail des maîtres, compagnons, apprentis et réassujettis, les débouchés de la Fabrique, particulièrement les relations commerciales avec la France, les rivalités corporatives et les exodes d'artisans à la suite des troubles politiques. Il étudie la situation, au sein des maîtrises, des habitants et des natifs et éclaire ce sujet, sur lequel l'ignorance a souvent inspiré de manifestes exagérations. Une légende attribue à Charles Cusin l'introduction de l'horlogerie à Genève; M. Babel rétablit la vérité, en montrant que cet artiste éminent dans sa profession ne fut pas le premier à l'exercer dans la ville et ne semble pas avoir formé d'apprentis; seize horlogers l'avaient précédé, dès 1553, presque tous originaires de France; de nouvelles recherches pourront préciser et compléter les noms, les dates et la carrière de ces initiateurs; ils se partageront le mérite d'avoir doté leur patrie adoptive d'une industrie destinée à un brillant essor; aucun, sans doute, n'en aura le privilège exclusif.

Une des parties les plus nouvelles et les plus intéressantes de l'ouvrage est consacrée aux interventions de l'État pendant la période révolutionnaire: fabriques nationales, avances aux marchands et aux artisans, comptoir national, subventions, bureau de dépôt avec avances. Toutes ces tentatives, inspirées par les sentiments les plus louables, furent vouées à l'insuccès. Auraient-elles pu réussir à une époque moins troublée à tous les points de vue? la réponse reste douteuse; toujours est-il qu'elles ont soulagé des misères et peut-être évité des crimes.

Le travail remarquable de M. Babel, accompagné d'un index et d'une copieuse bibliographie, est encore enrichi de documents inédits: règlements des orfèvres et des horlogers, contrats d'apprentissage, d'engagement de compagnons et de maîtres au service d'autres maîtres ou de marchands.

Albert Choisy.

Adolf Saxer. Joseph Anton Felix Balthasar als Staatsmann und Geschichtsschreiber. (Mit Porträt). Diss. phil. Zürich. 140 S. 8°. Luzern 1913.

Säckelmeister Jos. Ant. Felix Balthasar, ein Luzerner Patrizier (1737—1810), tat sich besonders als Sammler, Schriftsteller und Gelehrter hervor. Schon sein Vater Franz Urs Balthasar, der in Luzern als Staatsmann grosse Tätigkeit entfaltete, erwarb sich, ohne zu wollen, in der Schriftstellerei einen Namen besonders durch die Aufsehen erregende Broschüre: «Patriotische Träume eines Eydgrossen von einem Mittel, die veraltete Eydgrossenschaft wieder zu verjüngen. Freystadt [Basel] bei Wilhelm Tells Erben». 1758. Es wurde gewissermassen die Programmschrift der «Helvetischen Gesellschaft» von Schinznach, die einige Jahre nach dem Erscheinen der Schrift entstand und heute in der «Neuen Helvetischen Gesellschaft» wieder auflebt. Vater und Sohn gehören zu den Mitbegründern dieser ersten nationalen Vereinigung in Schinznach (vgl. Karl Morell, Die helvetische Gesellschaft, Winterthur 1863). Die Schinznacher Freunde suchten die «Träume eines Eidgenossen» zu verwirklichen.

Jos. Ant. Felix Balthasar gehört zu den bedeutendsten. Er kam und trat mit den namhaftesten Schweizern seiner Zeit in Verbindung. In äusserst regem schriftlichem Verkehr stand Balthasar mit dem Berner Gottlieb Emanuel Haller, dem Verfasser der Bibliothek der Schweizer Geschichte und mit dem General Zurlauben von Zug. Die Briefe an Haller sind auf der Stadtbibliothek in Bern (Mss. Hist. Helv. III. 178—204), diejenigen an Zurlauben in dessen Handschriftensammlung, die sich auf der Kantonsbibliothek in Aarau befindet. Diese Briefsammlungen wurden für die vorliegende Arbeit benützt und verwertet, soweit sie auf die Schriften Balthasars Bezug haben.

Balthasar ist einer der fruchtbarsten schweiz. Geschichtsschreiber seiner Zeit. Bis jetzt fehlte eine Biographie über diesen Mann, der uns in der Schweizerliteratur vor der Revolution so oft begegnet. Die Schrift von Adolf Saxer sucht diese Lücke auszufüllen.

Der Verfasser würdigt Balthasar als Staatsmann und Geschichtsschreiber, jedoch nicht gesondert, indem er die Staatslaufbahn verfolgt und ihn alsdann als Geschichtsschreiber einschätzt, sondern in der Art und Weise, dass er die bedeutendsten Schriften Balthasars in chronologischer Reihenfolge nach ihrem Inhalt und Ideen untersucht und bespricht. Wie es sich aus den Schriften ergibt, werden daraus die Ansichten Balthasars abgeleitet, sei es über den Staat (bes. S. 89), über die Religion (S. 12, 19), über die Tätigkeit als Gelehrter etc. Alles in fortlaufendem Text ohne Überschriften, ohne Inhaltsverzeichnis oder Register. Das erschwert das Auffinden der angeführten und besprochenen Schriften oder Einzelheiten. Solche aber hat der Verfasser in geschickter Weise abzuleiten verstanden. Dadurch wird die Arbeit Saxers zu einem guten Beitrag der Gelehrten Geschichte und der Kenntnis der Denkungsart jener Zeit. Am besten zeigt das der grössere Abschnitt über die Schrift: «De Helvetiorum juribus circa sacra, das ist: Kurzer, historischer Entwurf der Freyheiten und der Gerichtsbarkeit der Eid-

genossen in sogenannten geistlichen Dingen.» Sie erschien 1768 anonym in Zürich und brachte nicht nur Luzern und die Schweiz, sondern auch Rom in Aufregung. Die vorliegende Darstellung der Unruhen von 1769 lehnt sich ganz an Balthasar an ohne die Quellen und den Standpunkt der Gegenpartei in Betracht zu ziehen und zu prüfen.

Balthasar besass eine grosse Sammlung von Handschriften und gedruckten Werken. Er trat sie an die Stadtgemeinde Luzern ab und wurde dadurch der Begründer der jetzigen Bürgerbibliothek daselbst (vgl. auch das Vorwort des gedruckten Kataloges von 1840). Der Besitzer selbst hatte ein Verzeichnis seiner Handschriften zusammengestellt und dieses noch 1809, ein Jahr vor seinem Tode, im Drucke herausgegeben. Der Wert der einzelnen Stücke wäre noch zu untersuchen und einzuschätzen. So scheinen neben dem Briefwechsel, der 19 Quartbände umfasst, auch jetzt noch die Beiträge zur luzernischen Münzgeschichte und das luzernische Wappenbuch beachtenswert zu sein. Die 13 Schriften Balthasars, die nicht besprochen wurden, sind im Anhang zusammengestellt. Da die im Texte erwähnten Schriften nicht leicht zu finden sind, so hätte ein Verzeichnis der gedruckten und ungedruckten Arbeiten Balthasars gute Dienste leisten können. Das hätte für die grosse schriftstellerische Tätigkeit dieses Luzerner Gelehrten eine gute Übersicht geboten.

Das Privatleben, den Wirkungskreis Balthasars als Gatte und Vater lässt der Verfasser ganz unerwähnt. Er wollte nur den Staatsmann und Geschichtschreiber würdigen. Darüber bietet die Arbeit Saxers einen wertvollen Beitrag.

Bern

Wilhelm J. Meyer.

Friedrich M. Kircheisen: Napoleon I. Sein Leben und seine Zeit. 3. Band. München u. Leipzig, Georg Müller 1914. XIV, 462. S. mit Abbildungen, Faksimiles, Karten und Plänen.

Es mag ungerecht erscheinen, aus einem mehrbändigen Werke nur einzelne Kapitel zur Besprechung herauszunehmen. Der landesgeschichtliche Charakter dieser Zeitschrift mag dies entschuldigen. Und noch ein Weiteres war für dieses Vorgehen massgebend: auf diesem beschränkten und vertrauten Gebiete konnte die Arbeitsmethode des Verfassers mit Sicherheit festgestellt werden, während bei dem Fehlen von Quellenangaben zu den einzelnen Episoden eine gewissenhafte Untersuchung über das Verhältnis zwischen dem Werke Kircheisens und der bisherigen Napoleonliteratur ein sehr mühsames Unternehmen wäre für jeden, der nicht die ausgedehnte Kenntnis der fast unübersehbaren Produktion besitzt, über die sich Kircheisen durch seine «Bibliographie des napoleonischen Zeitalters», soweit sie bisher erschienen ist, ausgewiesen hat.

Im ersten Kapitel wird Bonapartes Reise durch die Schweiz zum Rastatter Kongress (November 1797) geschildert. «Zum ersten Male erfährt der Leser die genauen Einzelheiten über die Reise Bonapartes durch die

Schweiz» sagt das Vorwort. Das ist soweit richtig, als meines Wissens in keiner Biographie Napoleons und in keiner der allgemeinen Darstellungen seines Zeitalters diese Episode so ausführlich geschildert wird. Aber diese Einschränkung macht der Verf. nicht. Ergebnisse der eigenen Forschung Kircheisens sind diese Einzelheiten nicht, sondern sie stammen, z. T. mit wörtlichen Anklängen, aus dem 1. Kapitel von de Budé's Buch: *Les Bonaparte en Suisse* (Genève 1905) und namentlich aus dem ausgezeichneten, auf Berichten von Augenzeugen beruhenden und die wichtigsten derselben in extenso zum Abdruck bringenden Aufsatz von B. v. Mülinen im 3. Band (1855) des *Archivs des histor. Vereins des Kant. Bern*. Dabei werden diejenigen Züge, die für Bonaparte ungünstig sind, z. B. seine Rücksichtslosigkeit oder Rüpelhaftigkeit gegenüber einzelnen schweizerischen Amtspersonen, die wenig schmeichelhaften Äusserungen bernischer Bauern gegen den General u. a. verschwiegen oder verwischt. Am Schlusse des Kapitels vermisst man ein Wort über die Unterredung mit Ochs in Basel, die doch viel wichtiger ist als die hundert Äusserlichkeiten der Reise Bonapartes. Wenn sich Kircheisen an anderer Stelle (S. 95) auf eine angeblich vorausgegangene Mitteilung über dieses Gespräch bezieht, so geschieht dies zu Unrecht.

Das 2. Kapitel: Die Schweiz am Ende des 18. Jahrhunderts, wie auch das gleich zu behandelnde 5. Kapitel stehen mit dem Thema des Buches nur in indirektem Zusammenhang. Niemand wird daher den Verfasser tadeln, dass er nicht auf die Quellen und auf die Spezialliteratur zurückgriff, sondern die Ergebnisse Oechslis (*Geschichte der Schweiz*, Bd. I, S. 20 ff.) seiner Darstellung zu Grunde legte. Aber unentschuldigbar ist es, wenn durch flüchtiges Exzerpieren aus der Bezeichnung der Schweiz bei Oechсли als «loser Staatenbund» bei Kircheisen die Behauptung wird, dass «in der Schweiz kein Staatenbund bestand». Ferner hätte der Verf. bei seiner Quelle sehen können, dass die Förderung des Bildungswesens durch die Zürcher Regierung nur als bedingt zu betrachten ist, indem die Landbevölkerung davon ausgeschlossen war. Dass die Demokratie der Landgemeindekantone ein Trugbild war, hätte gesagt werden müssen. Das allgemeine Urteil über den materiellen Wohlstand muss auf einzelne Gegenden beschränkt werden, wie sich übrigens aus Kircheisens Bemerkungen selbst ergibt. Stadt und Fürstentum St. Gallen als Kantone zu bezeichnen, passiert sonst nur exotischen Historikern, die sich berufen fühlen, über schweizerische Zustände zu schreiben. Und damit auch die heitere Note nicht fehle, stellt uns Kircheisen «im Gebirge noch im freien Naturzustand lebende Bewohner» vor.

«Das Ende der alten Schweiz» behandelt das 5. Kapitel. Den Ausführungen über Ochs, bei dem man, so wenig wie bei den meisten seiner Zeitgenossen, ein schweizerisches Nationalbewusstsein suchen darf, möchte ich beistimmen bis zu dem Punkte, wo Kircheisen den Oberzunftmeister als «unglückliches Werkzeug» der Verantwortung ledig spricht und diese der «Notwendigkeit im Laufe der Geschicke» zuschiebt. Gewiss ist Ochs in Paris zum Werkzeug des Direktoriums geworden, aber er hat sich ihm selbst auf Grund seiner politischen Überzeugung zur Verfügung gestellt. Ange-

nehm berührt, dass Kircheisen auf die beliebte Gegenüberstellung des «schlechten» Ochs und des «edeln» La Harpe verzichtet. Die Schilderung der kantonalen Revolutionen, der Verhandlungen zwischen Brune und den Bernern und der kriegerischen Ereignisse beruht, wie schon angedeutet, ebenfalls auf Oechsli's Darstellung. Aber auch hier finden sich einige Versehen, die lediglich auf flüchtiges Abschreiben zurückzuführen sind. Im Baselbiet wurden nicht «zahlreiche Schlösser und Gehöfte» eingeäschert, sondern nur die drei Schlösser Waldenburg, Farnsburg und Homburg. Die am 17. Februar von Brune in Aussicht gestellte Waffenruhe — ganz genau sind wir über diese formlose «*négociation*» ja immer noch nicht unterrichtet (vgl. Dierauer, *Gesch. d. schw. Eidg.* IV, S. 490, Anm. 13) — sollte sicher nicht am 26. Februar ablaufen. Auf S. 115, unten, ist Murgenthal (statt Morgenthal), S. 118, Aarberg (statt Aarburg) zu lesen. Schultheiss v. Steiger trägt die Vornamen Niklaus Friedrich (nicht bloss Niklaus); der in Freiburg kommandierende Oberst heisst Stettler (nicht Stetter). Dass Schauenburg «von Biel aus» das Schloss Dornach wegnehmen konnte, wird sogar im Zeitalter der weittragenden Geschütze kaum Glauben finden; der Irrtum stellt sich aber als ein Versehen im wörtlichen Sinne heraus, indem bei Oechsli (S. 137) der Passus «von Biel aus», freilich auf den Vormarsch gegen Solothurn sich beziehend, nur eine Zeile unter der Notiz über Dornach steht. Endlich: den 29. Februar 1798 dürfte auch Kircheisen in seinem Kalender bei genauerem Zusehen nicht finden.

Also teils ausdrückliche Verläugnung, teils flüchtiges Exzerpt stark benutzter Vorarbeiten, wenigstens in diesen, für den Aufbau des Ganzen doch nicht gleichgültigen Teilen — darauf ist man nach dem sehr anspruchsvollen Vorwort nicht gefasst: «Wie in keinem Bande zuvor», heisst es dort, «bin ich in der Lage gewesen, Neues zu bringen... (dann folgt der eingangszitierte Satz über die Reise Bonapartes)... Jeder Band wird dazu beitragen, uns einen neuen Napoleon... erstehen zu lassen. Nie werde ich mich bei meinen Forschungen vor der Wahrheit scheuen und werde sie immer aussprechen, wenn ich sie entdeckt zu haben glaube... Auf Grund der Dokumente und Einzelforschungen füge ich Stein auf Stein, bis das Gebäude fertig ist und lasse mich durch nichts beirren». Es wäre wünschbar, dass der Baumeister künftighin angibt, woher er die Steine bezieht, und darauf achtet, dass nicht nur die Prunksäle seines Gebäudes, sondern auch die abgelegeneren Stüblein solid gebaut sind.

Zürich.

Felix Burckhardt.

Mémoires de Barthélemy (1768—1819), publiés par Jacques de Dampierre, archiviste-paléographe, avec un portrait et un fac-similé d'autographe. Paris, 1914, Plon-Nourrit et Cie, — 434 p. 8°.

Comme François de Barthélemy n'avait jamais été marié, et qu'aucun de ses frères ne laissait de postérité masculine, l'ancien membre du Directoire transmit, par substitution et constitution de majorat (1824—1828), son nom

et ses titres à l'un de ses petits-neveux, qui devint Barthélemy-Antoine-François-Xavier-Sauvaire, marquis de Barthélemy. Quant à ses papiers, ils commencèrent dès 1820 à se subdiviser en deux fonds distincts: tandis qu'une collection de correspondances diverses était remise par lui-même au Ministère des affaires étrangères le 20 mai de la même année, pour être, trois-quarts de siècle plus tard, éditée partiellement¹⁾, la nouvelle branche des «marquis de Barthélemy» devint, à sa mort, propriétaire du reste de ses documents. C'est ainsi que son arrière petit-neveu, M. Jaques de Dampierre, put exhumer des archives de l'explorateur marquis Pierre de Barthélemy les présents *Mémoires*, qu'il publia en 1914.

Dans cette forme, les *Mémoires* sont précédés d'un lumineux avant-propos de M. de Dampierre, qui les situe très adroitement dans leurs conditions psychologiques et donne de précieux renseignements sur les circonstances de leur composition. Le texte lui-même embrasse la carrière diplomatique de François de Barthélemy en Suède, à Vienne, à Paris, à Londres et en Suisse (1768—1797), son passage au Directoire, où il siège jusqu'à ce que les événements du 18 et la loi de déportation du 19 fructidor interrompent brusquement et provisoirement son activité. Le Temple, Cayenne, Sinnamary, Paramaribo, Berbice, Demerary, La Martinique, l'Angleterre, Hambourg, la Hollande, telles sont ensuite les étapes du voyage au cours duquel, le 6 octobre 1798, un arrêté du Directoire fait inscrire son nom sur la liste des émigrés et cesser la mainlevée sur le séquestre de ses biens. Cependant le coup d'Etat du 18 brumaire change l'état des choses; il vaudra au revenant, par la faveur du Premier Consul, un siège au Sénat (12 février 1800). En décembre 1802, Bonaparte le met à la tête des quatre sénateurs chargés de diriger à Paris les négociations suisses qui aboutiront à l'Acte de médiation. Le 18 mai 1804, il est le seul sénateur qui refuse d'accorder le sceptre impérial à Napoléon. Après l'entrée des souverains alliés à Paris (31 mars 1814), Talleyrand le nomme suppléant à la présidence du Sénat. C'est dans l'exercice de ces fonctions qu'il signe la proclamation du 13 avril 1814, qui déchoit l'Empereur de son trône. Et Louis XVIII le nommera pair de France, ministre d'Etat et grand-croix de la Légion d'honneur.

C'est dans ce cadre que se déroulent les *Mémoires*. Ils déconcertent et attirent à la fois le lecteur par la spontanéité et les cahotements d'un style tout frémissant de personnalité.

D'un point de vue spécial, ils complètent d'abord les diverses relations qui nous ont été conservées de la déportation de fructidor. Il convient de signaler, à ce propos, les emprunts faits, ouvertement d'ailleurs, par le proscrit au *Journal d'un déporté de Fructidor*, dû à la plume d'un de ses com-

¹⁾ *Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792—1797), publiés sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques par M. Jean Kaulek. Paris, 1886—1894, Alcan, 5 vol. 8°. (Inventaire analytique des archives du ministère des affaires étrangères.)* Rappelons à ce propos qu'un 6^e volume a été édité en 1910, par les soins de M. Alexandre Tausserat-Radel.

pagnons d'infortune, Barbé de Marbois¹⁾); et à la narration de son dévoué serviteur Marin le Tellier²⁾, qui tint à le suivre, et lui sacrifia même la fin de son existence, puisqu'il succomba avant le retour, et après une longue agonie, le 16 mars 1799. Les noms de Barthélemy et de Le Tellier resteront associés comme ceux de Robinson et de Vendredi, avec le même charme attendrissant et le même parfum d'exotisme. En tout cas il y a dans les *Mémoires* un luxe de détails géographiques et un souci de notation exacte qui en constituent un document de premier ordre pour les ouvriers de l'histoire coloniale.

Quant à l'ensemble des événements, l'importance de la publication semble être indiquée tout entière dans ce jugement de M. de Dampierre lui-même: «Les présents *Mémoires* ont donc cette originalité de nous donner «sur la politique extérieure de la France, avant et pendant la Révolution, le «jugement sincère et réfléchi d'un homme d'État français de l'ancien régime, «demeuré fidèle à sa patrie, tout en restant, matériellement et moralement, «aussi éloigné de la Révolution qu'il avait été des coteries de cour sous «Louis XVI.»³⁾ Et ils sont principalement la défense personnelle d'un homme de la vieille tradition politique française, d'un Choiseul échoué dans le commerce d'hommes et le contact de choses qui avaient dépassé son temps.⁴⁾

A ce titre comme à d'autres, les pages⁵⁾ relatives à la résidence de Barthélemy en Suisse sont singulièrement intéressantes. Il semble avoir aperçu, comme en vertu d'un processus logique, le Directoire, la réaction de brumaire et l'Acte de médiation à travers la France des années 1791 à 1795: et les changements que cette évolution allait produire dans la physionomie de la Suisse paraissent s'être d'avance présentés à son esprit. Dès 1791, il est nommé ambassadeur en Suisse. Après le 10 août 1792, il reçoit la note de Le Brun sur cette affaire. Ce document l'engagera à présenter ce phénomène paradoxal entre tous du diplomate qui, par sympathie pour la nation qui l'accueille, refuse, pendant plusieurs années, de se considérer comme accrédité auprès d'elle, sans pour cela cesser d'exercer des fonctions dont il s'estime officiellement déchargé. A telle enseigne qu'il est nommé par le Comité de salut public pour faire aboutir à Bâle le traité de paix entre la France et la Prusse (7 avril 1795); et qu'en juillet de la même année il s'emploie, dans la même ville, à une négociation semblable entre la France et l'Espagne; sans parler de celle qu'il signe à la même époque avec le baron de Waitz d'Eschen, ministre du landgrave de Hesse-Cassel.

¹⁾ P. 344 et suiv.

²⁾ P. 368 et suiv.

³⁾ Avant-propos, p. XII.

⁴⁾ Aussi conçoit-on le frémissement de joie qu'il dut éprouver au premier retour de Louis XVIII: «Enfin le roi arriva...», écrit-il comme avec un soupir de soulagement (p. 417).

⁵⁾ Principalement 71-176.

Mais pendant toute cette mission en Suisse, le but de François de Barthélemy semble bien avoir été de mettre ce pays «à couvert des atteintes de la Révolution française». ¹⁾ Si l'horreur que ce pacifique partisan de l'ancien régime éprouvait pour cette dernière ne suffisait pas à expliquer cette attitude, certains faits, nés du nouveau, l'auraient encouragée, en créant ou entretenant en lui une affection profonde pour les Cantons, telle au moment de son arrivée, la conduite en triomphe dans les rues de Paris des soldats du régiment de Châteaueux, graciés par le Roi sous l'impulsion de l'Assemblée nationale législative, en dépit d'un conseil de guerre formé d'officiers suisses. La manière offensante, aussi, dont cette même Assemblée licencie les troupes helvétiques au service de France. Tels enfin la fameuse note de Le Brun sur le 10 août, qui le révolte par l'affirmation que ce sont les gardes suisses qui ont commencé l'attaque au Louvre; les massacres de l'abbaye Saint-Germain, qui coûtent la vie à tant d'officiers de la petite république; l'exécution capitale du major Bachmann.

Si l'on fait la part de l'élément subjectif de défense personnelle, et de la passion qui inspire ces pages, il n'en est pas moins frappant de constater avec quelle ardeur Barthélemy défend, contre le régime même qu'il est censé représenter, les intérêts de la petite nation perdue au milieu des grandes puissances. Et il convient de recommander d'une façon pressante cette partie de l'ouvrage aux historiens qui assumeront la tâche difficile de décrire la Suisse dans la tourmente d'aujourd'hui. Il est un certain nombre de points qu'ils ne pourront traiter d'une façon complète et impartiale sans avoir médité auparavant ce que François de Barthélemy écrit des émigrés et réfugiés, de la mobilisation, de la neutralité, et des conditions économiques. Il est même certaines questions d'un intérêt plus restreint, qui, en temps normal, risqueraient de passer inaperçues, mais revêtent à l'heure actuelle, et du point de vue suisse, une incontestable signification historique. Par exemple ce qui concerne l'artillerie et le pont de Huningue ou l'exportation des munitions de guerre.

Il faut donc remercier chaleureusement M. de Dampierre de cette belle et indispensable publication. Et joindre un vœu à de très vives félicitations: si jamais il croit devoir entreprendre une nouvelle édition des *Mémoires*, pourrait-il serrer d'un peu plus près *Index des noms de personnes*? Tout homme appelé à élaborer un index sait combien ce travail est ingrat pour son auteur; mais il n'ignore pas les services qu'il rend au lecteur. Il permet entr'autres d'identifier certaines gens que le texte laisse trop vagues. Une révision dans ce sens vaudrait à M. de Dampierre la gratitude des historiens pressés mais soucieux d'exactitude.

Fernand Aubert.

¹⁾ P. 161.

Briefwechsel Johann Caspar Bluntschlis mit Savigny, Niebuhr, Leopold Ranke, Jakob Grimm und Ferdinand Meyer. Hg. von Wilhelm Oechsli. Frauenfeld [1916] 8°, 243 S.

Für die Bearbeitung seiner «Geschichte der Schweiz im 19. Jahrhundert» konnte Wilhelm Oechsli den gegenwärtig auf der Zentralbibliothek Zürich aufbewahrten Nachlass des grossen Juristen J. C. Bluntschli benutzen. Darunter fand sich die Korrespondenz mit Savigny und Niebuhr, seinen ehemaligen Lehrern auf den Universitäten Berlin und Bonn, Leopold Ranke, mit dem er durch Savignys Vermittlung als Mitarbeiter an der «Historisch-politischen Zeitschrift» in Verbindung trat, Jakob Grimm, dem er für seine «Weistümer» die schweizerischen Rechtsquellen sammelte, und Ferdinand Meyer, dem Vater Konrad Ferdinand Meyers, seinem früheren Lehrer am politischen Institut und späteren Regierungs- und Erziehungsrat. Die Briefe der fünf Korrespondenten Bluntschlis, sowie diejenigen Bluntschlis an Meyer lagen im Original vor, während die übrigen aus Konzepten oder mitunter fast unleserlichen Abdrücken eines die Jahre 1836–1842 umfassenden Kopierbuches entnommen werden mussten.

Die Publikation bietet einen literarischen Genuss und hohes Interesse sowohl durch den Gehalt der Briefe als auch durch die Persönlichkeit ihrer Verfasser. Der Standpunkt ist meist derjenige eines liberalkonservativen «Juste-Milieu», doch mit stärkerer Betonung der konservativen Prinzipien. Bei Bluntschli tritt diese letztere Tendenz mit der Zeit entschiedener hervor. In den Briefen, die er Ende der Zwanzigerjahre mit Ferdinand Meyer wechselt, zeigt er sich den Bestrebungen der Zürcher «Stadtliberalen», zu denen Meyer gehörte, im ganzen gewogen, und wenn er auch namentlich an ihrem Führer Paul Usteri den Mangel an historischem Sinn scharf tadelt, hält er doch dafür, dass bei der Übermacht der Rechten «einige Übertreibungen auf der linken Seite nicht viel schaden, sondern eher nützen können». Er liefert selbst einen Beitrag zu der beabsichtigten gründlichen Reorganisation des Schulwesens, indem er den Plan einer Vereinigung der verschiedenen wissenschaftlichen Institute zu einer Universität nach deutschem Muster, aber ohne Regierungskommissäre und «Demagogenriecher» entwickelt. Die französische Julirevolution befremdet ihn gar nicht, «nachdem einmal die abscheulichen Ordonnanzen erschienen waren». Doch fürchtet er schon die Übertreibungen der Liberalen und ein künftiges Zusammenstossen Frankreichs mit Österreich in Italien. Dabei soll die Schweiz mit den Waffen ihre vollen Grenzen behaupten. «Die Neutralität im Falle eines Krieges muss sie verfechten und sollte sie über dem Kampfe zu Grunde gehen.» Auf die Julirevolution bezieht sich auch das einzige Schreiben Niebuhrs. Es drückt den tiefen Pessimismus des alten Mannes aus. Anarchie, Krieg und Zertreten des Auslandes werden nach seiner Meinung die Folgen des Ereignisses sein und Niebuhr fürchtet, dass die Schweiz dabei Vorspanndienste leisten müsse. Weniger schwarz sieht Savigny, doch verurteilt auch er die «bodenlose Gesinnung», die er «mit wenigen Ausnahmen in so manchen Ländern» wahrnimmt und dabei macht ihm besonders auch die Schweiz «wenig Freude und viel Kum-

mer». Bluntschli's eigene Urteile lauten, soweit sie sein Vaterland betreffen, mit der Zeit zusehends pessimistischer. Er kann in dem aufstrebenden Radikalismus nur ein zersetzendes, niederreissendes Element erblicken. Ranke gesteht er offen, «dass sehr viele der einsichtigsten und ihr Land aufrichtig liebenden Männer nur in einer positiven und kräftigen Einwirkung der verbündeten Mächte das Ende dieses unseligen Zustandes voll Gewalttätigkeit und Roheit und innerer Zerrüttung sehen». Dabei scheinen ihm angesichts der fortschreitenden Bedeutung Deutschlands, besonders auch in der Industrie, der eigenen industriellen Richtung der Schweiz und der damit im Zusammenhang stehenden Lebens- und Denkweise grosse Veränderungen in der künftigen politischen Stellung der Schweiz fast unausweichlich. «Es ist nicht unmöglich, dass wir es noch erleben, wie einst die deutsche Schweiz als eine eigene Republik mit dem deutschen Reiche als ein Glied desselben verbunden wird,» schreibt er an Savigny, und später meint er: «in irgend einer Weise wird aber die zerfallende Schweiz in der Zukunft sich wieder inniger an Deutschland anschliessen und durch neue Belebung des angestammten deutschen Geistes auch ihre Ruhe wieder finden.» Bluntschli selber sehnt sich angesichts des vermeintlich hoffnungslosen Zustandes der Schweiz schon 1834 nach einer Anstellung in Preussen, seinem «geistigen Vaterland». Dem gegenüber erinnert Savigny den Schweizer an die bestimmte, markierte Eigenart seines Vaterlandes und mahnt ihn mit nachdrücklichen Worten an die Pflicht des Ausharrens.

Besonderes Interesse bieten die Urteile über führende schweizerische Staatsmänner. Kasimir Pfyffer kommt bei Bluntschli um seines «burschikosen» und bisweilen deklamatorischen Wesens willen schlecht weg. Bei Ludwig Keller bewundert er mit Savigny den scharfen Verstand und die wissenschaftlichen Verdienste, aber abgesehen von seiner politischen Richtung stossen beide die Schwächen seines Charakters, Geldgier und niedere Sinnlichkeit ab. Im Gegensatz zu der strengen Beurteilung Kellers steht die nachsichtige Art, mit welcher Bluntschli bei der Schilderung der Straussischen Zerwürfnisse seinen Freund und Gesinnungsgenossen Hirzel charakterisiert.

In der Besprechung auswärtiger Verhältnisse gibt Bluntschli um die gleiche Zeit in Briefen an Savigny und Grimm seiner Sympathie für den «ehrenhaften Widerstand» der Hanoveraner gegen die «Revolution von oben» Ausdruck. Jakob Grimm, ein Opfer dieses Widerstandes, suchte er 1840 für die Universität Zürich zu gewinnen, was Grimm mit dem Hinweis auf die Unzertrennlichkeit von seinem Bruder Wilhelm ablehnte. Die Korrespondenz mit Grimm ist im übrigen rechtshistorischer Art.

Der Verlag hat das Buch vorzüglich ausgestattet.

Zürich.

Felix Berchtold.

Philippe de Vargas, Docteur ès Lettres. L'affaire de Neuchâtel, 1856—1857. Les négociations diplomatiques. — 1913; Lausanne, Georges Bridel; Bâle, H. Georg. — XVI et 159 pages.

Depuis 1815 Neuchâtel était à la fois une principauté prussienne et un canton suisse. La révolution du 1^{er} mars 1848 abolit en fait la souveraineté du roi de Prusse, sans qu'il y eût de sang versé, et les troubles qui éclatèrent ce même mois à Berlin enlevèrent à Frédéric-Guillaume IV la possibilité d'intervenir. Cependant les royalistes neuchâtelois n'avaient pas perdu tout espoir. Le 3 septembre 1856 ils tentèrent un coup de main qui eut d'abord quelque succès mais qui ne tarda pas à être réprimé par les républicains du canton, sans qu'ils eussent besoin d'un appui extérieur.

Ce qu'on appelle «l'affaire de Neuchâtel» est l'ensemble des événements compris entre l'insurrection du 3 septembre 1855 et la signature du traité signé à Paris le 26 mai 1857, par lequel le roi de Prusse renonça à perpétuité pour lui, ses héritiers et ses successeurs aux droits qu'il possédait sur la principauté de Neuchâtel et le comté de Valangin. Avant d'obtenir cette renonciation, la Suisse se crut un instant menacée d'une guerre avec la Prusse. Elle courut aux armes avec enthousiasme, puis le péril se dissipa et la crise termina de la façon la plus favorable pour notre pays.

A qui est due cette fin avantageuse? A l'Angleterre, a-t-on d'abord affirmé; à Napoléon III, assurèrent ensuite les plus nombreux; à l'Autriche, ont dit quelques-uns qui n'ont guère trouvé d'écho.

D'après M. de Vargas le problème est mal posé. Le roi de Prusse, laissé seul, était réduit à l'impuissance; il n'avait pas les moyens de reprendre un territoire si éloigné de ses frontières et l'affaire se serait arrangée assez facilement... si la diplomatie européenne ne s'en était mêlée et si les grandes puissances ne s'en étaient servies dans leurs compétitions. La véritable question à examiner, d'après lui, est la suivante: «Comment l'affaire, si simple par elle-même, a-t-elle pu se compliquer de telle manière que la Suisse ait couru pareil danger, et que son succès final ait pu être si longtemps douteux?»

La réponse doit être cherchée dans l'étude de la situation internationale à l'époque qui sépare la guerre de Crimée de la guerre d'Italie. Napoléon III désirait trouver dans la Russie et la Prusse des auxiliaires pour sa politique anti-autrichienne, sans vouloir cependant rompre ses bonnes relations avec l'Angleterre. Pour se rapprocher de la Prusse, il soutint son roi dans l'affaire de Neuchâtel. L'Angleterre, qui craignait l'établissement de relations trop intimes de la France avec la Russie (à laquelle elle restait très hostile) et avec la Prusse, encouragea la Suisse à faire au «prince de Neuchâtel» une opposition vigoureuse, afin que Frédéric-Guillaume, déçu, ne dût aucune reconnaissance à Napoléon III. L'empereur, regardé depuis la guerre de Crimée comme l'arbitre de l'Europe, fut fort vexé, quoique au fond il ne fût pas mal disposé à l'égard de notre pays, et la crise devint alors très grave. — C'est à l'Angleterre que la Suisse dut son complet succès final, l'instinct des contemporains ne s'y trompa pas, bien que le gouvernement anglais ait eu

l'habileté de laisser à Napoléon III l'honneur de la solution favorable à la Suisse, afin d'ôter au roi de Prusse tout motif de savoir quelque gré à ce souverain.

Le travail de M. de Vargas est basé sur des pièces d'archives inédites pour la plupart et utilisées de la façon la plus consciencieuse. L'auteur pêche même par excès de conscience. Au lieu d'extraire de ses documents les renseignements qu'ils renferment, il préfère interrompre à chaque instant son récit pour en donner quelque bribe, sans que l'importance du contenu justifie une citation textuelle. Il est excessif de couper une phrase en deux parties, séparées par un alinéa et distinguées par des caractères différents, parce qu'une des parties est une citation. Pour plus de clarté voici deux exemples, pris au hasard, page 101 (où l'on en trouve quatre):

L'empereur d'Autriche dit à Edwin v. Manteuffel au début de janvier: que certainement Bonaparte entrerait en Suisse en même temps que les Prussiens.

Et le *Bund* du 6 février prétendit que des offres dans ce sens furent faites par la Sardaigne.

Des guillemets suffiraient largement! Telle page n'est plus qu'une mosaïque composée de quelques lignes de l'auteur qui relie tant bien que mal des fragments, minuscules ou étendus, de documents. Il en résulte que la lecture du travail de M. de Vargas est extrêmement fatigante. La difficulté de suivre dans leurs moindres détails ces négociations compliquées était déjà grande, et il faut encore s'imposer un travail de composition, de synthèse qui incombait à l'historien. Le lecteur risque de se rebuter, et cela serait dommage, car ce livre apprendra beaucoup, non seulement à ceux qui s'intéressent à l'affaire de Neuchâtel, mais à quiconque étudie l'époque de l'apogée du règne de Napoléon III.

Charles Seitz.

Dr. Peter Heinrich Schmidt, *Die Schweiz und die europäische Handelspolitik*. Zurich, Orell Füssli, 1914. 319 pages.

Dans son avant-propos, daté du printemps de l'année 1914, M. Schmidt, professeur à l'Académie de Commerce de St-Gall, se défend d'avoir voulu faire de l'actualité. «Le présent ouvrage, dit-il, n'est pas un écrit de circonstance.» Le destin a contrarié les intentions de l'auteur! La guerre, qui a prématurément vieilli tant de livres — et tant d'hommes — vaut à celui-ci une singulière actualité scientifique et nationale. Actualité scientifique, car jamais les divers problèmes d'ordre théorique suggérés par les fluctuations du commerce international n'ont plus impérieusement sollicité l'attention des économistes. Actualité nationale surtout, car il n'est pas aujourd'hui de question nationale plus angoissante que celle de l'avenir de notre politique douanière. Cette politique n'est-elle pas, en effet, un des éléments importants de la défense de ce qu'on a pu appeler, assez improprement du reste, notre indépendance économique? Si donc l'auteur nous interdit de déclarer que ce livre vient à

son heure, il est certain que l'heure est venue où le sujet de ce livre doit passionner tous les Suisses soucieux de l'avenir de leur pays.

Malgré son titre quelque peu trompeur, *la Suisse et la politique commerciale de l'Europe* est essentiellement un ouvrage d'histoire. M. Schmidt y décrit l'évolution douanière de la Suisse de 1798 à nos jours. Il le fait, comme il convient, en tenant largement compte des péripéties de la politique fédérale au cours du siècle écoulé et surtout — ce qui est plus nouveau et plus important encore — en rappelant les principales étapes de l'histoire douanière des Etats qui nous environnent. Son récit est clair, bien ordonné d'un tour animé et captivant. Sa documentation est manifestement abondante et elle paraît sûre, quoiqu'il ait mis à en dissimuler la richesse une modestie que les historiens auront quelque peine à lui pardonner. Toujours est-il qu'en complétant l'œuvre commencée par les Wartmann, les Huber et les Geering il a fort heureusement comblé une des nombreuses lacunes que présente encore l'histoire économique de la Suisse moderne.

Au sortir de la tourmente napoléonienne, la situation internationale de la Confédération des XXII cantons était extrêmement critique. Affaibli au dedans par des rivalités économiques et politiques, menacé du dehors par les ambitions des peuples qui, tout autour des Alpes préparaient, conquéraient ou consolidaient leur unité nationale, le pouvoir fédéral paraissait débile. Incapable d'une politique douanière vraiment helvétique, la Suisse ne fut préservée de l'emprise étrangère et de la dissociation intérieure que par sa fidélité au principe de la neutralité, fidélité hésitante parfois mais jamais reniée. Devenue Etat fédératif en 1848, elle pratiqua d'abord à l'égard de ses voisins une politique nettement libérale, que toute l'Europe occidentale semblait pendant un temps disposée à imiter. Mais bientôt le mouvement protectionniste qui, après une éphémère accalmie, reprit surtout le continent au lendemain de la guerre de 1870, se communiquait insensiblement à notre pays. La petite industrie, puis l'agriculture réclamèrent et obtinrent des mesures destinées à leur réserver le marché intérieur. Le conflit commerciale avec la France en 1893 marqua le début de l'ère de protectionnisme de combat et de marchandages douaniers dans laquelle nous nous trouvons encore à la veille de la guerre.

Tel est le résumé de l'histoire contée par M. Schmidt. Elle fourmille d'épisodes instructifs dont nous ne pouvons rendre compte ici. Qu'il nous soit permis seulement de signaler deux conclusions générales — dirons-nous deux lois historiques? — qui s'en dégagent avec netteté et qui nous ont vivement frappé. L'ouvrage de M. Schmidt nous montre en premier lieu combien, dans toutes les conjonctures critiques de notre histoire douanière, nos dissentiments intérieurs ont nui au succès de nos négociations diplomatiques en paralysant l'action de nos représentants. Et il nous montre aussi le préjudice économique que nous a porté le protectionnisme de nos grands voisins et les dangers politiques qui en sont résultés, pour eux comme pour nous. Il est superflu d'insister sur le préjudice économique. Mais le péril politique, pour être moins évident, n'en est pas moins réel. Chaque fois qu'un des grands Etats limitrophes s'est avisé de fermer ses frontières à nos pro-

duits, il a compromis à la fois sa situation et notre indépendance en nous poussant dans les bras de ses rivaux.

La leçon qui se dégage de cette double expérience ne peut échapper à personne en 1916!

L'intéressant ouvrage dont nous rendons compte ne nous a pas révélé la nationalité étrangère de son auteur. C'est dire que M. Schmidt a apporté à le composer, non seulement une connaissance approfondie de notre histoire et de notre régime économique, mais aussi un louable souci d'impartialité scientifique. Sans doute nous eussions été heureux de trouver dans ses conclusions et dans ses prévisions une répudiation plus nette de tout projet d'union douanière qui, en liant la destinée économique de notre pays à celle de l'un ou l'autre de nos puissants voisins, entraînerait infailliblement la perte de notre indépendance politique. Mais on ne saurait équitablement demander à un étranger de se montrer intransigeant sur un point où la complaisance n'est une trahison que pour un Suisse.

Il est assurément regrettable qu'il ait été réservé à un savant, dont les sympathies et les aspirations politiques ne peuvent se confondre avec les nôtres, de traiter une matière d'une si haute importance nationale. Mais si ce regret se double d'un reproche, il ne saurait atteindre M. Schmidt. Il ne vise, en effet, que ceux qui lui ont abandonné un si beau sujet, c'est-à-dire nous tous, ses collègues helvétiques! A l'auteur de *la Suisse et la politique commerciale de l'Europe* nous ne devons que de la gratitude pour l'excellente étude dont il a enrichi nos bibliothèques d'histoire nationale. Puissent ses élèves suisses s'inspirer de son exemple, pour que soit épargnée à leur génération l'humiliation scientifique que son talent et notre stérilité intellectuelle viennent d'infliger à la nôtre!

William E. Rappard.

Dr. phil. Jakob Heer, Ständerat Peter Conradin von Planta, ein Lebensbild zur Charakteristik Graubündens im neunzehnten Jahrhundert. Bern, K. J. Wyss, 1916. 217 S.

Mit Liebe und Verständnis und mit historischer Gründlichkeit hat der Verfasser das Lebensbild dieses bedeutenden bündnerischen Staatsmannes, Juristen, Historikers und Dichters entworfen. Er hat seine Werke studiert, den Nachlass desselben geprüft und sich bei Personen, welche mit Planta gelebt und gewirkt haben, nach zahlreichen Einzelheiten erkundigt. Wir werden zuerst mit der Familie Plantas bekannt gemacht. Im Schloss Wildenberg bei Zernez wird er im September 1815 als Sohn des Johann Baptista Planta und der Alberica Christ, deren Mutter eine Planta-Wildenberg war, geboren. Nach aristokratischen Grundsätzen wird er erzogen, so darf er z. B. mit der Dorfjugend nicht verkehren; die eigene Schwester und deren Gespielin sind die einzigen Kinder, mit denen der Knabe Umgang hat. Dadurch erklärt sich sein scheues Wesen und der Hang zum Brüten und Träumen in der Einsamkeit. Seine Familie steht pekuniär nicht gut. Die

im Jahre 1798 erfolgte Konfiszierung des im Veltlin gelegenen Privateigentums hatte die des Vaters wie die der Mutter schwer getroffen. Der Vater Peter Conradins war ein einfacher Mann, aber keine unternehmende Natur, die im Stande gewesen wäre, den finanziellen Rückgang aufzuhalten. Auf den Schultern Peter Conradins lastete daher bald die ganze Sorge für die Familie. Zwar konnte er den alten Sitz in Zernez derselben nicht erhalten, aber durch seine Zähigkeit und Energie rettete er, was noch zu retten war. P. C. Planta wurde Jurist und gründete eine Familie, der er als treu besorgter Gatte und Vater vorstand. Er starb 1902 im Alter von 87 Jahren.

Soviel an Hand von Dr. Heers Arbeit über den äussern Lebensgang P. C. Plantas. Im weitern schildert ihn derselbe als Juristen und Staatsmann. Mit richtigem Blick hat er herausgefunden, dass Plantas Privatrecht, welches 50 Jahre lang als Zivilgesetzbuch in Kraft blieb, sein juristisches Hauptwerk ist. In der Politik schlug Planta zuerst zentralistische Wege ein, um als Föderalist zu enden. Heer sagt von ihm, «wenn unter Liberalismus die Verbesserung der öffentlichen Zustände, Bildung — nicht Schablone — und ein über den politischen und religiösen Kastengeist hinausreichender Sinn für das Allgemeinmenschliche verstanden wird, dann müsste Planta zu den liberalsten Bündnern des letzten Jahrhunderts gezählt werden». Es ist etwas an dieser politischen Beurteilung Plantas, auch kann man mit Heer einverstanden sein, dass Planta schon früh die Neigung zeigte, den Kantonen ihre Eigenart zu lassen und schon 1851 den Satz aussprach: Die Eidgenossenschaft ruht historisch auf dem Prinzip des Föderalismus. Dennoch ist Planta 1872 den Konservativen wieder zu zentralistisch, weil er sich im Ständerat für die Zentralisation im Rechtswesen, mit Ausnahme des Strafrechts, ausgesprochen hatte. Deshalb lassen sie ihn dann als Ständerat fallen.

Man kann Heers Arbeit ergänzend hinzufügen, dass Planta in der Jugend ziemlich weit nach links ging, dann aber in Chur allmählich nach rechts gedrängt wurde. Dazu mag der Umgang mit konservativen Aristokraten in dem damals noch ziemlich konservativen Chur mit beigetragen haben. Ganz besonders aber warf ihn der Sonderbundskrieg ganz in das konservative Lager. P. C. Planta sagt selbst in seinem Werk: Mein Lebensgang: «Nachdem ein friedlicher Ausgleich aussichtslos geworden, hätte ich mich nicht isolieren, sondern der Politik der XII Stände anschliessen sollen». Planta hatte ja immer für eine zeitgemässe Bundesreform geschrieben, schon seit 1842.

Als Historiker und Dichter würdigt Heer ferner den originellen, bis ins Greisenalter tätigen P. C. Planta vollauf und gedenkt auch mit Recht seiner gemeinnützigen Tätigkeit. Freilich mit dem Staatssozialismus der neuern Zeit konnte er sich nicht mehr befreunden, so war er gegen die Kranken- und Unfallversicherung, weil er darin den Anfang des Staatssozialismus erblickte.

Von seinen geschichtlichen Werken sind die bedeutendsten und werden auch von Heer als solche bezeichnet: Die currätischen Herrschaften in der Feudalzeit und die Geschichte von Graubünden in ihren Hauptzügen, letztere

ergänzt und korrigiert durch Herrn Rektor C. Jecklin. Beide Werke füllen noch heute eine Lücke aus und regen zum weitem Studium vieler Fragen an. Auch das alte Rätien bleibt, wie Heer mit Recht anführt, ein verdienstvolles Werk, ebenso Plantas zahlreiche Biographien.

Die dichterische Tätigkeit Plantas schildert Heer sehr einlässlich und mit der richtigen kritischen Würdigung. Man darf sich angesichts der letztern fragen, ob der Verfasser nicht fast zu umständlich sich mit derselben beschäftigte. Allein zum vollen Lebensbild Plantas gehört sie; sie zeigt so recht sein ernstes, unermüdliches Streben, sein Ringen und Kämpfen, um z. B. einen richtigen historischen Jenatsch zu schaffen, der auch aufführbar und wirkungsvoll wäre. Es ist ihm nicht gelungen, so wenig als andern Dichtern, während der Epiker C. F. Meyer sein Ziel erreichte. Dr. Heer erkennt auch, warum die Dramatisierung dieses hochinteressanten geschichtlichen Stoffes so schwierig ist. «Der Stoff liegt zeitlich und räumlich allzuweit auseinander. Die Geschichte Jenatschs umfasst ein volles vielgestaltiges Leben und die jahrzehntelangen Schicksale eines ganzen Volkes; in einer Dramatisierung liegt die Gefahr des Sichverlierens in die Breite des Epischen; denn ein ganzes Leben oder auch nur einen Teil desselben in dramatische Handlung umzusetzen, ist eine Kunst, an der selbst Shakespeare in den meisten seiner Königsdramen gescheitert ist.» So urteilt J. Heer scharf und richtig. Das von ihm entworfene Lebensbild Plantas liest sich gut und sei hier aufs wärmste empfohlen.

Chur

Dr. M. Valèr.